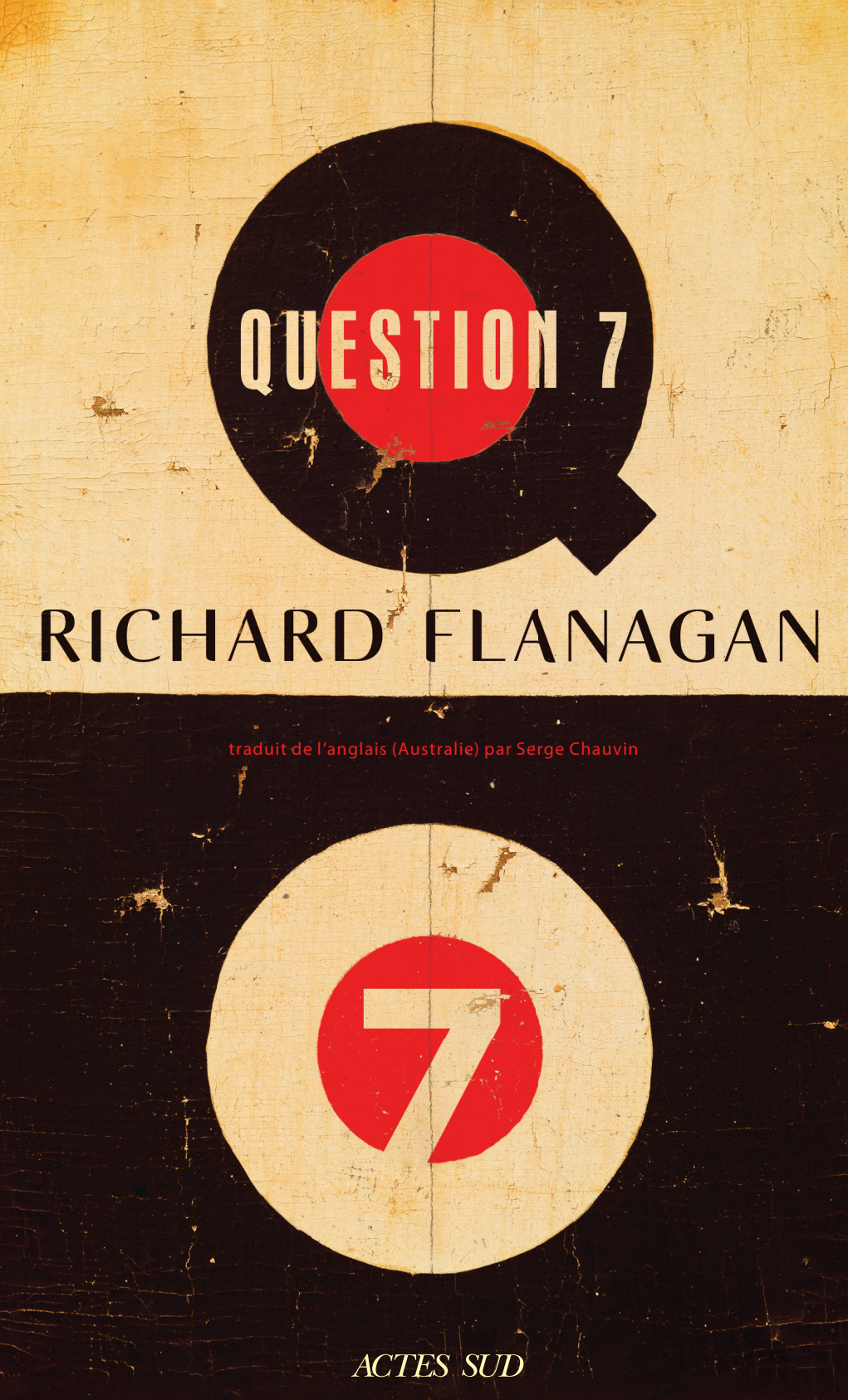

QUESTION 7
RICHARD FLANAGAN
traduit de l'anglais (Australie) par Serge Chauvin
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

S'il n'avait craint les sentiments que lui inspirait la jeune Rebecca West, H.G. Wells, le père de la science-fiction, ne se serait pas enfui en Suisse pour y écrire un livre dans lequel il imagine, en 1912, une arme capable d'embraser le monde…

S'il n'avait lu ce roman méconnu, le physicien Leo Szilard n'aurait probablement jamais eu l'idée, quelque vingt ans plus tard, d'une réaction nucléaire en chaîne et, terrifié par ses possibles applications, tout mis en œuvre pour convaincre Roosevelt de doter son pays de la bombe atomique.

Si les États-Unis n'avaient pas bombardé Hiroshima puis Nagasaki, en août 1945, des dizaines de milliers de personnes auraient survécu mais le sergent Flanagan, prisonnier de guerre des Japonais, aurait certainement péri et son fils Richard ne serait pas né seize ans plus tard en Tasmanie.

Question 7 est le récit virtuose, aux accents sebaldiens, d'une série d'événements ; l'examen magistral et déchirant de ce que signifie être en vie alors que tant d'autres sont morts. C'est aussi une lettre d'amour de l'auteur à ses parents, une œuvre puissante fusionnant rêverie, histoire et fiction, pour tenter de saisir le sens de cet univers insensé.

QUESTION 7

RICHARD FLANAGAN

Né en 1961 en Tasmanie, Richard Flanagan est l'auteur d'essais et de romans, dont La Route étroite vers le Nord lointain *(Man Booker Prize 2014 ; prix Lire du Meilleur livre étranger 2016). Récompensée par de nombreux prix, son œuvre est publiée dans 42 pays.*

DU MÊME AUTEUR

À CONTRE-COURANT, Flammarion, 2000 ; Babel nº 1569.
DISPERSÉS PAR LE VENT, Flammarion, 2002 ; Babel nº 1659 sous le titre *L'ODEUR D'UN ARBRE SANS FLEURS.*
LE LIVRE DE GOULD. ROMAN EN DOUZE POISSONS, Flammarion, 2005 ; Babel nº 1361.
LA FUREUR ET L'ENNUI, Belfond, 2008 ; Babel nº 1742.
DÉSIRER, Belfond, 2010 ; Babel nº 1800.
LA ROUTE ÉTROITE VERS LE NORD LOINTAIN, Actes Sud, 2016 (Man Booker Prize 2014, meilleur livre étranger 2016 selon la rédaction du magazine *Lire*) ; Babel nº 1492.
PREMIÈRE PERSONNE, Actes Sud, 2018.
DANS LA MER VIVANTE DES RÊVES ÉVEILLÉS, Actes Sud, 2022.

Titre original :
Question 7
Éditeur original :
Knopf / Penguin Random House Australia, Sydney
© Richard Flanagan, 2023
Tous droits réservés

© ACTES SUD, 2024
pour la traduction française

Illustration de couverture : © Dan Levenson

ISBN 978-2-330-19564-9

RICHARD FLANAGAN

Question 7

traduit de l'anglais (Australie)
par Serge Chauvin

ACTES SUD

pour Phil Cullen

L'auteur ne s'est pas donné la peine de décider s'il écrivait un ouvrage historique, une autobiographie, un dictionnaire géographique, une tragédie, un roman d'aventures, un almanach, un mélodrame ou une fable fantastique. Peut-être son œuvre est-elle légion, ou peut-être que non. La question est posée, mais où est la réponse ?

Critique de *Moby Dick* parue
dans le *Hobart Town Mercury*, 1851

Non, ça n'est pas du piano. C'est du rêve.

Duke Ellington

I

1

À l'hiver 2012, pour des raisons qui me restent obscures – outre le prétexte d'un projet de livre –, mais bien conscient que je commettais une erreur, j'ai visité le site du camp d'Ohama, au Japon, où mon père avait jadis été prisonnier de guerre. Il faisait un froid glacial, et un ciel métallique jetait une chape menaçante sur la mer Intérieure sous laquelle, jadis, mon père avait travaillé comme forçat dans une mine de charbon.

Il n'en restait rien.

Bien contre mon gré, on m'emmena au musée régional, où une femme très obligeante exhuma de nombreuses photos témoignant en détail de l'histoire de cette mine depuis le début du XX^e^ siècle : son essor, son fonctionnement, son personnel japonais.

Il n'y avait aucune photo des forçats.

Cette femme était très gentille et, comme on dit, un puits de science sur l'histoire locale. Elle n'avait jamais entendu parler de prisonniers astreints à travailler dans la mine d'Ohama. À croire que ça ne s'était jamais produit, que personne n'avait été tabassé ou abattu ou contraint de rester debout tout nu sous la neige jusqu'à ce que mort s'ensuive. Je revois le sourire

indulgent de cette femme : un sourire apitoyé à l'idée que j'aie pu penser un seul instant qu'il y avait eu du travail forcé à la mine d'Ohama.

2

Je me demande parfois pourquoi on s'obstine à revenir aux commencements – en quête du fil unique capable de dérouler la tapisserie que nous appelons notre vie, dans l'espoir de trouver enfin en dessous la vérité du *pourquoi*.

Mais il n'y a pas de vérité. Il n'y a que le *pourquoi*. Et quand on y regarde de plus près on découvre qu'en dessous de ce pourquoi il n'y a qu'une autre tapisserie.

Et en dessous une autre et une autre encore, jusqu'à ce qu'on parvienne au néant.

3

Le 6 août 1945 à 08 h 15, le commandant de bombardier Thomas Ferebee actionna une manette à neuf mille cinq cents mètres d'altitude au-dessus d'Hiroshima, annonça "Bombe larguée !", et quarante-trois secondes plus tard soixante mille personnes moururent tandis qu'à cent vingt kilomètres plus au sud mon père, un forçat presque nu qui vivait sa quatrième année de captivité comme prisonnier de guerre, poursuivait sa tâche exténuante consistant à pousser des wagonnets de caillasse dans les longs tunnels sombres et inclinés creusés sous la mer Intérieure.

Brisé, malade, le corps et l'âme à bout de forces, seulement conscient que dans quelques mois le froid de

l'hiver allait revenir et qu'il n'y survivrait pas, il était loin de se douter que finalement il allait vivre. Alors qu'il progressait dans le tunnel lugubre à peine ponctué de loin en loin de pâles ampoules électriques, un Tasmanien, compagnon d'infortune, remarqua que ça ressemblait à sa ville natale de Penguin un vendredi soir.

4

À l'entrée de la mine, où naguère mon père et ses compagnons de bagne devaient passer par les baguettes entre deux rangées de gardes qui les frappaient à chaque pas, s'élevait à présent un *love hotel*. Aucun mémorial, aucune plaque, aucune preuve, en d'autres termes, que ce qui avait pu se produire naguère s'était vraiment produit. Juste des enseignes au néon. Juste un commerce opportuniste satisfaisant un besoin de sexe rapide dans de minuscules chambres qui autorisaient un soulagement sexuel et, sciemment, pas grand-chose d'autre. Il ne restait, ou plutôt il n'existait, que l'oubli procuré par le plaisir dans les bras d'autrui – cet oubli qui à la fois préfigure et nie la mort. À croire que le besoin d'oublier est aussi fort que celui de se souvenir. Plus fort peut-être.

Et après l'oubli ? On revient aux histoires qu'on appelle nos souvenirs, désemparés, étrangers à cette invention continuelle qu'est notre vie.

5

À mes côtés en ce jour glacial se tenait un vieux monsieur japonais, M. Sato. Minuscule et frêle, dignement

vêtu d'un blazer et d'un pantalon strict mais aux revers trop longs – M. Sato avait dû se tasser au fil des années. Il portait des gants fins de coton blanc, et lorsqu'il désigna en contrebas l'emplacement d'un élément disparu du camp et de la mine, je ne vis qu'un fil décousu au poignet de son gant. J'ai oublié quelles chaussures il portait.

Sa tête m'arrivait à la poitrine. Il ne vivait que pour sa fille, dont il s'occupait et qui, m'apprit l'interprète, était lourdement handicapée. M. Sato avait jadis été garde au camp d'Ohama. Il me montra où se trouvaient alors les baraquements, la ferme au sommet de la colline, et le puits de mine à sa base, tout près de la mer.

En face de nous, à mon grand embarras et à ma grande colère muette, se tenaient une équipe de télévision et plusieurs photographes de la presse locale. J'avais dû passer par une succession d'intermédiaires pour obtenir l'accès à la mine, et au cours de ce processus les autorités locales s'étaient trouvées impliquées. À mon insu, elles avaient convié les médias. La télé comme les journalistes ne voulaient qu'une chose : me voir étreindre M. Sato, une image de pardon, de réconciliation, du temps qui guérit les blessures. Ce serait là, je le savais, un mensonge. Ce n'était pas à moi de pardonner.

Le temps guérit-il les blessures ? Pas toujours. Il se contente de les cicatriser. La main gantée de M. Sato se tendait, montrant du doigt, et en dessous le monde glacé était coupé en deux par un fil décousu.

6

Plus tôt le même jour, j'avais rencontré de vieux villageois qui étaient enfants pendant la guerre. Non sans réticence. Je me sentais – comment dire ? – honteux. J'avais peut-être honte que mon retour sur les lieux puisse être pris pour une vengeance ou un signe de colère. Mais je ne savais pas ce qu'était ce retour. À l'époque, ils étaient enfants et moi je n'existais même pas. Bref, je ne me sentais pas à la hauteur d'eux et de leur vie. Et peut-être qu'au fond j'avais honte de présumer, au motif que j'étais le fils de mon père, que son histoire et leur histoire puissent également être la mienne. Je craignais d'être perçu comme un fantôme importun, un spectre hantant le lieu d'un crime irrésolu dans lequel j'étais impliqué. Mais le fantôme de qui ? De la victime, de l'assassin ou du témoin ? Ou des trois à la fois ?

Comme la rencontre avait été organisée par des tiers, je ne voyais pas comment l'annuler sans être insultant. Ces vieux villageois étaient des gens chaleureux et amicaux. En racontant leurs anecdotes sur les privations qu'ils avaient subies durant la guerre, eux qui étaient issus de la paysannerie pauvre, ils se rappelaient la discordance entre les discours du monde adulte et ce que constataient leurs yeux d'enfants, et c'est une irrévérence enfantine qui animait ces voix chevrotantes et ces visages tannés. Ils se souvenaient du débarquement des prisonniers de guerre fin 1944, où ces démons qu'on leur avait si longtemps appris à redouter s'étaient révélés n'être que de pitoyables squelettes presque nus. Autant que la cruauté des gardes japonais, mon père avait évoqué la bonté des mineurs japonais, dont certains étaient peut-être les pères de

ces vieux villageois, et qui partageaient leurs maigres rations avec les prisonniers affamés.

7

Après avoir terminé le lycée, j'ai travaillé comme chaîneur, ainsi qu'on appelle l'assistant d'un arpenteur, un emploi séculaire voué à disparaître quelques années plus tard à l'avènement de la technologie numérique. Le chaîneur avait traditionnellement pour tâche de traîner la chaîne de vingt mètres, à cent maillons, qui servait à mesurer le monde. À mon époque, la chaîne avait fait place à un fin ruban d'acier long de cinquante mètres, mais pour le reste rien n'avait changé en un siècle. Le chaîneur portait toujours une faucille et une hache pour défricher les axes d'arpentage de tout arbre ou de toute broussaille, ainsi qu'une lime et un aiguisoir pour entretenir leur tranchant. J'appris à repérer les traces d'anciens arpentages effectués des décennies plus tôt : cairns de pierres à moitié effondrés, piquets pourrissants, ou la forme d'une vulve dans l'écorce de vieux eucalyptus. Avec la hache, j'entaillais délicatement l'écorce jusqu'à mettre au jour une cavité profonde en forme de prisme habilement taillée jadis dans le tronc, et parfois vieille de plus d'un siècle. La pointe de ce prisme inversé était le repère d'arpentage.

Je contemplais le miracle de cette blessure intacte, telle qu'au jour où elle avait été creusée par une autre hache. Le temps n'avait pas guéri l'arbre, il avait simplement laissé une cicatrice, dissimulant une chose encore active. Car sous la cicatrice la blessure persistait, voie d'accès au passé qui saignait d'une sève fraîche

jusque dans le présent, et dans lequel, si je regardais trop longtemps, je me sentais basculer.

Et en me trouvant ce jour-là face à l'équipe de télévision japonaise avec sa jeune intervieweuse, et à la poignée de photographes de la presse locale et de journalistes blasés, bien décidés à obtenir le seul scoop concevable avant de déguerpir, je vécus un moment semblable d'accélération vertigineuse. Je n'avais aucune envie d'étreindre M. Sato. Pas plus que lui peut-être. Mais comme je ne voulais pas non plus causer de gêne, ni chez lui ni chez quiconque, je passai mon bras autour de son épaule et il fit de même. Ce qui eut l'air de satisfaire tout le monde.

Sitôt la scène dûment photographiée et filmée, je laissai retomber mon bras. M. Sato resta lové contre moi. Quand je fis mine de me dégager, sa tête parut s'affaler contre ma poitrine. Et nous restâmes figés ainsi.

Peut-être lui aussi basculait-il dans quelque vide sans fond, ou bien c'était juste le froid. Je n'en savais rien. Je n'étais pas franchement ravi que cet homme se cramponne ainsi à moi, lui qui jadis avait peut-être tabassé mon père, mais je ne savais pas non plus comment me débarrasser de lui, lui retirer la chaleur réconfortante de mon corps.

Je repensai à la souffrance que lui causait son enfant handicapée : au soir de sa vie, il subissait un juste châtiment. Et puis j'eus honte de penser une chose pareille, conscient que cette pensée en dissimulait une autre que je refusais d'assumer. Je détournai les yeux vers les arbres, tristes souches nues et décharnées ; vers la terre froide et mal-aimée qui les entourait, les herbes folles et drues, misérables et égarées. Toute la nature ici paraissait chaotique et épuisée, et en un sens j'en faisais partie. En contrebas, on entendait la

mer dérouler sa houle sur la côte rocailleuse, depuis toujours et pour toujours, dans un mouvement d'accordéon qui traversait les crimes et les péchés et les amours et les passions de tous ceux qui passaient par cette contrée si triste. Toute mon expédition me semblait aussi incompréhensible que ce bruit de cailloux roulant vers le néant.

Aurais-je fait la même chose que M. Sato ? Quand je voulus chasser cette question une autre se posa. Si M. Sato, qui avait l'air d'être un homme bien, était capable d'être garde-chiourme, de commettre le mal ou d'en être le témoin passif, en quoi serais-je différent ? Est-ce que j'aurais suivi le mouvement et tabassé les prisonniers, même si je n'en avais nulle envie, est-ce que moi aussi j'aurais ordonné à un homme nu de mourir de froid, agenouillé sous la neige, parce que c'était ce qu'on attendait de moi, parce que c'était trop difficile de dire non ? Ou aurais-je détourné les yeux et choisi de ne pas l'aider ? Et puis je perdis le fil de mes pensées. Le jour déclinait. J'imaginai le prisonnier forcé de rester agenouillé sous la neige toute une nuit sans aucun vêtement pour le couvrir, une histoire qui plongeait toujours mon père dans une tristesse indescriptible par sa cruauté gratuite. Est-ce que j'en ferais autant ? Je fus brusquement dégoûté par l'étreinte de M. Sato et je me mis à le haïr de tout mon être, lui qui restait appuyé contre moi. Un vent froid se leva puis s'essouffla. Il n'en fit ensuite que plus froid, la mer continua à dérouler sa houle, nous ne prêtions plus attention l'un à l'autre, et il me vint à l'esprit que ni lui ni moi n'avions la moindre idée de ce que l'autre ressentait ou pensait, et qu'à nous voir embrassés ainsi on aurait pu nous prendre pour des frères ou des amants.

Nous sommes restés longtemps sans bouger, tandis que les journalistes et les cameramen repartaient, que des nuages noirs s'amoncelaient brièvement au-dessus de nous, semblant frissonner d'une réprobation obscure avant de se disperser promptement, amèrement déçus, et que la mer Intérieure ne me renvoyait que son propre mystère. Que s'était-il passé ? Je n'en sais toujours rien à ce jour. Il n'y a pas de pourquoi.

8

Est-ce parce que nous ne percevons notre monde qu'obscurément que nous nous entourons de ces mensonges que nous appelons le temps, l'histoire, la réalité, la mémoire, les détails, les faits ? Et si le temps était pluriel, et nous aussi ? Et si nous nous apercevions que nous commençons demain et que nous sommes morts hier, que nous sommes nés de la mort des autres et que la vie nous est insufflée par les histoires que nous inventons à partir de chansons, de collages de blagues et de devinettes et autres fragments ?

Mon père se moquait toujours d'un de ses compagnons de captivité qui prétendait avoir vu l'éclair de la bombe atomique illuminer le ciel nocturne au-dessus du camp comme si on était en plein jour.

La bombe atomique a explosé au-dessus d'Hiroshima à 08 h 16 du matin. Le passé n'est jamais aussi nettement perçu que par ceux qui ne l'ont pas vécu.

9

Au moment où Thomas Ferebee actionna la manette au-dessus d'Hiroshima, mon père avait réussi à survivre à plus de trois ans de captivité aux mains des Japonais. Réussi à survivre au camp de Changi et au Chemin de fer de la mort. Survécu à ce qu'on avait surnommé les navires de l'enfer, qui avaient convoyé les survivants du Chemin de fer jusqu'au Japon à l'automne 1944, entassés dans des rafiots à peine en état de naviguer et dénués de superstructure. Au fond de cales rouillées et surpeuplées, des hommes presque nus avaient subi les typhons, les torpillages des sous-marins américains, les mitraillages des avions américains. Lorsque enfin ils débarquèrent sur l'île de Honshu, le grand rêve d'un Empire japonais avait fait place à la perspective imminente d'une invasion du Japon et de la réaction préconisée par le régime militaire : le suicide collectif de cent millions de Japonais, métamorphosant une nation tout entière en secte millénariste.

Lorsque l'invasion se produisit, la population civile était censée défendre la mère patrie au prix de sa vie. À Okinawa, la seule île japonaise effectivement envahie, on estime que cent cinquante mille civils périrent. Les suicides collectifs furent fréquents, tantôt volontaires, tantôt imposés à la pointe du fusil par les soldats japonais. Dans certains cas, des enfants tuèrent leurs propres parents qui montraient trop peu d'enthousiasme à l'idée de mourir, et dans d'autres cas ce furent les parents qui tuèrent leurs enfants[1]. Puisque la vie des Japonais lambda importait si peu à leurs dirigeants, il n'est guère surprenant que la vie de leurs ennemis ait été insignifiante : les Japonais étaient prêts à massacrer les trente-deux mille prisonniers de guerre

réduits en esclavage et présents sur leur territoire dès que débuterait l'invasion.

Les Américains prévoyaient de lancer l'assaut final en envahissant l'île de Kyushu le 1er novembre 1945, avant de débarquer à Honshu en mars 1946. Mon père serait très probablement mort avant mais, si d'aventure il était encore vivant à ce stade, il aurait été massacré. Et si par extraordinaire il avait échappé à ce sort – et on ne voit guère comment cela aurait été possible –, il n'aurait selon lui pas survécu aux rigueurs d'un nouvel hiver.

Il n'y eut pas d'invasion américaine. Il y eut la bombe atomique. Soixante mille personnes moururent sur le coup, et bien d'autres d'une mort lente, dans d'atroces souffrances, dans les heures et les jours qui suivirent, et ils continuèrent à mourir pendant des mois et des années. Trois jours plus tard les Américains larguèrent une seconde bombe atomique. Quarante mille personnes moururent sur le coup, et bien d'autres d'une mort lente, dans d'atroces souffrances, dans les heures et les jours qui suivirent, et ils continuèrent à mourir pendant des mois et des années.

10

Quinze ans et onze mois plus tard, le cinquième des six enfants de mon père naquit par un matin d'hiver glacial. Il aurait dû s'appeler Daniel, mais les carmélites irlandaises du couvent de Longford dirent à ma mère que Daniel était un prénom trop catholique et trop irlandais et trop commun. Du travail bâclé, comme on dit. Or nous étions justement trop catholiques et trop irlandais et trop communs pour tolérer un travail

bâclé. Et c'est ainsi que je fus baptisé Richard. Mon père détestait son nom, ce nom sous lequel on l'aima plus tard, et moi aussi j'ai détesté le mien, mais nous avons grandi ensemble, mon nom et moi, enchevêtrés l'un à l'autre au point, comme des racines anciennes, de ne plus pouvoir distinguer où s'arrête l'un et où commence l'autre. Une vieille chaussette, comme disait parfois mon père des couples apparemment mal assortis, finit toujours par trouver une vieille botte.

11

Ce soir-là il se mit à pleuvoir violemment, le genre de pluie qui paraît lestée de pièces de monnaie quand on est forcé de l'affronter, et après laquelle tout intérieur paraît léger. Je fus convié dans un bar à hôtesses de Sanyo-Onoda par Kenji Y…, responsable des relations internationales et de l'égalité des chances au conseil de la municipalité. Kenji Y… portait un costume assez mal taillé, trahissant un homme qui s'acquittait de ses tâches professionnelles avec la bonne humeur perplexe de celui qui a le cœur ailleurs mais sans en souffrir. Il semblait se satisfaire, pour gagner sa vie, de remplir le quota d'heures assignées à son travail, et de faire face à toute absurdité, telle que moi, qu'il rencontrait en chemin. Kenji Y… aimait profondément sa femme et son enfant, et prenait plaisir à faire du VTT. Tout ce qui n'était pas carré le décontenançait, mais il pressentait la vérité même quand il ne la saisissait pas pleinement. Il y avait chez lui une sorte de bonté.

Kenji Y… me raconta que son grand-père avait fait la guerre dans ce charnier qu'était la Nouvelle-Guinée.

À son retour, il avait eu beaucoup de mal à renouer avec sa famille. Il s'était construit une cabane dans la montagne, où il séjournait seul durant des périodes de plus en plus longues. Il buvait.

"Est-ce qu'ils savaient pourquoi il était comme ça ? demandai-je.

— Non, dit Kenji Y…, et il ne s'expliquait jamais.

— Est-ce qu'il parlait de la guerre ? demandai-je.

— Non, dit Kenji Y…, il ne parlait jamais de la guerre.

— On dit que la Nouvelle-Guinée, c'était l'enfer.

— Il n'y faisait jamais allusion", dit Kenji Y…

Le bar était une pièce chaleureuse où quelques cols blancs – tous subalternes – se faisaient servir à boire par les hôtesses, de jeunes femmes lourdement maquillées aux yeux de manga, dont le travail consistait à prendre l'air amusé et intéressé par des individus qui ne paraissaient pas tellement intéressants ni amusants à mesure qu'ils abusaient de la vodka locale, un alcool de patate douce. La pluie continuait à tomber, mais de façon assourdie et lointaine, comme quand on s'endort et qu'on dérive vers un autre monde.

12

Une seule hôtesse, une femme toute menue, parlait anglais, et c'est donc à elle qu'il échut de me tenir compagnie. Elle me demanda ce qui m'amenait à Sanyo-Onoda. Elle était très aimable, ou experte à donner l'illusion d'être aimable. En tout cas, il me semblait important d'être aimable en retour, même si manifestement bien peu de touristes venaient à Sanyo-Onoda et qu'il était difficile de savoir ce que signifiait être

aimable dans ce contexte. Je répondis que j'étais écrivain et que j'effectuais des recherches pour un livre. Ce qui était, comme je crois l'avoir déjà dit, à la fois vrai et faux. Je comprenais de moins en moins ce que je faisais là, puisque rien de tout ça ne figurerait dans le livre que j'écrivais. Elle fut intéressée, ou parut intéressée, de me savoir écrivain, puisqu'elle me dit qu'elle aimait lire. De quoi parlait mon livre ? demanda-t-elle.

Je ne savais pas trop de quoi parlait mon livre. J'ai sans doute répondu que ça parlait d'amour, ce qui avait la double vertu de ne pas être faux et de ne rien vouloir dire à force d'être vaste. Elle porta la main à sa bouche pour dissimuler un rire poli. Je sentis que pour elle l'amour et Sanyo-Onoda n'allaient pas spontanément de pair. Elle eut un nouveau sourire et réitéra sa question initiale : qu'est-ce qui m'amenait à Sanyo-Onoda ?

À quelques pas de nous, Kenji Y…, désormais bien éméché, beuglait une ballade sentimentale dans un micro de karaoké. Personne ne l'écoutait. C'était peut-être la raison d'être du bar à hôtesses, me dis-je. On chantait de tout son cœur sans que personne ne le remarque, on se confiait du fond du cœur sans que personne n'écoute.

Je regardai la jeune femme bien en face. Je lui dis que j'étais venu voir les lieux où autrefois mon père avait été soumis à des travaux forcés.

Elle leva vers moi ses yeux rêveurs de manga et cligna des paupières. Sans cesser de sourire, elle dit : "C'est quoi, *travaux forcés* ?"

13

Elle garda son sourire, figé comme dans un rictus. D'ailleurs, le monde entier semblait figé dans un rictus, y compris moi. Comme si nous étions désormais dans un spectacle de kabuki, je lui rendis son sourire et je gardai le sourire et elle garda le sourire et je gardai le sourire et c'était difficile à croire, ou à concevoir, puisque à cet instant je sentais m'envahir toute la tristesse du monde : pour M. Sato appuyé contre moi, pour mon père, pour l'hôtesse souriante aux yeux de manga, pour tous ceux qui peuplaient ce bar surchauffé et qui peuplaient le monde en cette nuit humide et cruellement glacée.

Je repensai au grand-père de Kenji Y…, tout seul dans sa cabane de montagne rudimentaire, incapable de trouver les mots, comme j'étais incapable à présent de trouver les mots pour tenter d'exprimer tout ça. Le grand-père de Kenji avait évolué parmi des fantômes. Et peut-être, comme moi, devenait-il lui-même un fantôme avant même d'être mort, à force d'habiter un monde qui ne savait ni ne désirait savoir ce qui s'était passé. Quelque part s'étendait un monde réel où toutes choses écoulées continuaient d'exister. Mais ce monde n'était pas ici, et étrangement cela semblait à la fois un soulagement et une horreur. Rien de ce que je disais ne pouvait être entendu, rien de ce que je voyais ne pouvait être vu, et tous les deux, moi et le grand-père de Kenji Y…, nous étions voués à contempler le fond du temps, en sachant seulement que ce qui était arrivé continuait d'arriver et ne cesserait jamais d'arriver.

Je regardai la jeune femme dans les yeux.

"Rien d'important", répondis-je.

Je sentis qu'on me tapait sur l'épaule. C'était Kenji Y… Est-ce que j'avais envie de chanter quelque chose ?

14

On pourrait arguer que la science s'acheminait inexorablement vers la découverte de la fission nucléaire et par conséquent vers l'invention de la bombe atomique et donc vers Hiroshima. Mais rien n'est jamais inévitable, *a fortiori* une bombe atomique en plein milieu du XX^e^ siècle, alors qu'un tel projet, comme le remarquait l'un de ses principaux théoriciens, le physicien danois Niels Bohr, ne pourrait se concrétiser que si l'on parvenait à transformer un pays entier en atelier exclusivement dévolu à cette tâche.

Lors d'une conférence prononcée le 4 juin 1942 devant de hauts dignitaires nazis, un ancien étudiant de Niels Bohr, le brillant physicien allemand Werner Heisenberg, évoqua le projet d'une bombe pas plus grande qu'un ananas capable de détruire une ville tout entière. Mais lorsque à l'issue de la conférence Albert Speer questionna Heisenberg, il trouva ses réponses "pas du tout encourageantes […]. Réunir les conditions techniques pour produire une telle bombe prendrait des années, deux ans minimum, même à supposer que ce programme bénéficie d'un soutien maximal".

Speer fit son rapport à Hitler.

"Hitler avait parfois évoqué la possibilité d'une bombe atomique, mais cette idée défiait manifestement ses capacités intellectuelles. Il était tout aussi incapable de saisir la nature révolutionnaire de la physique nucléaire. Parmi les deux mille deux cents points recensés de mes entretiens avec Hitler, poursuit Speer